

La conquête du ciel

Denys Marchand

Number 53, Spring 1992

Montréal : le patrimoine moderne

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/17632ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

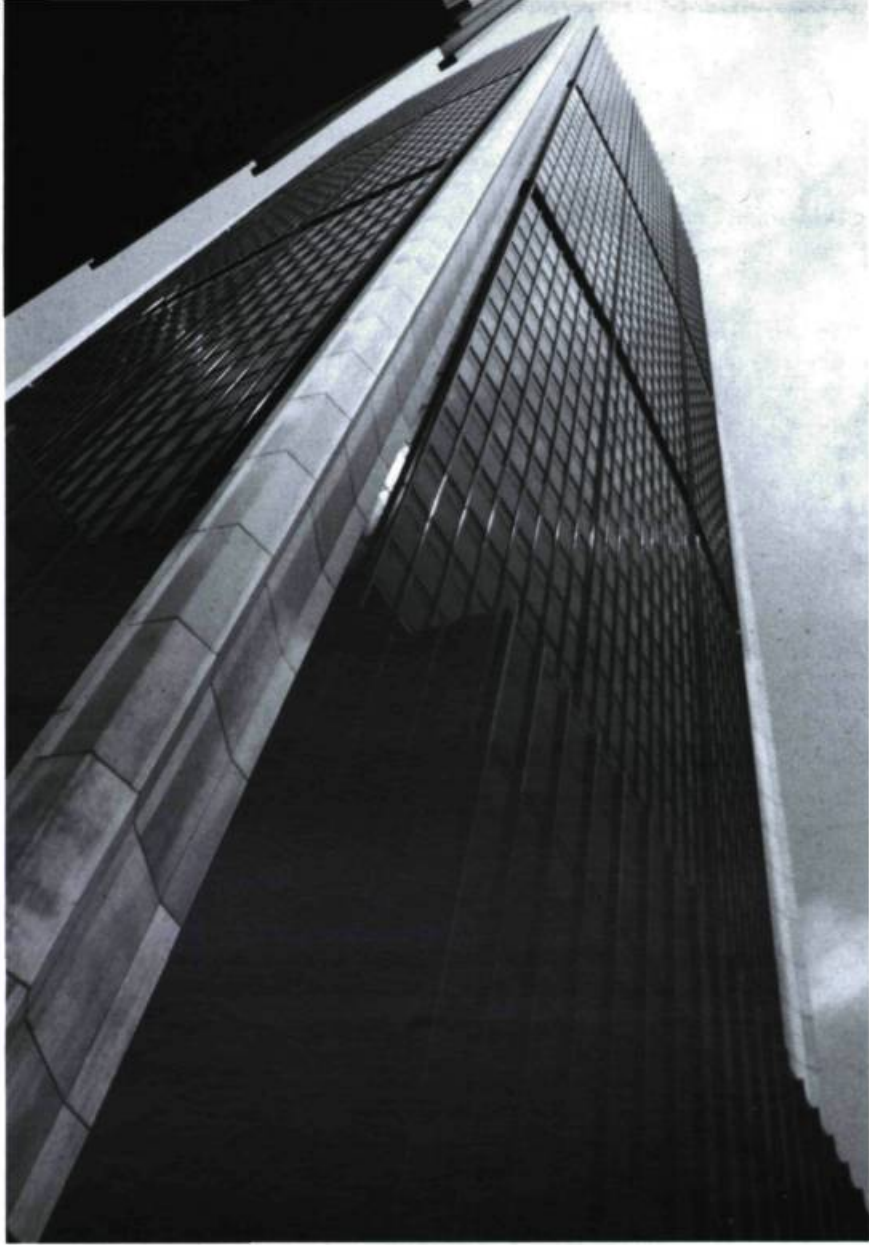
0714-9476 (print)

1923-2543 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Marchand, D. (1992). La conquête du ciel. *Continuité*, (53), 7–13.



DOSSIER

La tour de la Bourse (Moretti et Nervi), construite en 1962-1964: des proportions toujours attrayantes. Photo: C. R. Andersen.

On peut, sans hésitation, considérer comme un fait significatif la démolition déjà ancienne du premier grand bâtiment de l'après-guerre à Montréal. La crise économique des années trente et la Seconde Guerre mondiale avaient marqué un temps d'arrêt, et la construction de l'hôtel Laurentien en 1947 signalait la relance des grands travaux. Avec son parement de briques et de panneaux d'aluminium, sa silhouette en escalier, l'édifice aux intentions strictement commerciales, hésitant entre la tradition et l'innovation, marquait bien le passage au modernisme. Ses boutiques ouvertes sur la rue au rez-de-chaussée participaient efficacement à l'animation de la rue Windsor et du boulevard Dorchester, assurant cette relation intime du bâtiment et du trottoir qui n'existe plus dans le secteur. C'est par ailleurs l'élargissement du boulevard Dorchester, commencé en 1955, qui bientôt s'affirmera comme le moteur du renouveau du centre-ville.

LE CONTEXTE

L'époque de l'après-guerre en Amérique du Nord, dominée par la reconversion de l'industrie, correspond au début des grandes opérations de rénovation urbaine. L'automobile et le bélier mécanique, les autoroutes et les démolitions massives en sont les arguments inévitables et Montréal n'y échappe pas. L'autoroute métropolitaine amorce le déplacement des industries vers le nord, mais ce sont surtout les programmes d'élargissement systématique des rues qui vont transformer le visage de Montréal.

Au percement du boulevard Dorchester se conjugue l'élargissement de certaines artères, dont Saint-Denis, Saint-Urbain, Saint-André, Amherst et Sherbrooke. Abattage des arbres, élimination des tramways: nos petits ingénieurs en circulation, frais émoulus des universités américaines financées par l'industrie automobile, s'en donnent à cœur joie! Il suffit de voir le projet avorté de l'échangeur autoroutier prévu à l'intersection des rues Berri et Sherbrooke pour mesurer le niveau d'aberration auquel une technique débridée peut parvenir.

LA CONQUÊTE DU CIEL

Se disputant l'espace éclaté du centre-ville de Montréal, les tours dressent toujours plus haut leur arrogante silhouette de béton et de verre.

par Denys Marchand



L'immeuble d'Hydro-Québec reprend de manière épurée les éléments du gratte-ciel classique. Photo: Alain Lesieur.

C'est dans ce contexte que les grands hôpitaux, Sainte-Justine et Montreal General, quittent le centre-ville, alors qu'Hydro-Québec prévoyant une demande accrue et constatant ses besoins en bureaux décide de la construction combinée d'une sous-station et d'un siège social à l'échelle de ses ambitions de nouvelle entreprise.

HYDRO-QUÉBEC LA MAL-AIMÉE

La légende parle d'un premier projet qui aurait reçu l'approbation d'un quelconque comité. Ce projet, dans la foulée du Seagram et du Lever House de New York, dégageait le coin de la rue Saint-Urbain et du boulevard Dorchester, ménageant ainsi une vaste place. En fond de scène, un gratte-ciel «rationnaliste» aux murs-rideaux de verre dominait cette «plaza» au milieu de laquelle s'érigéait un édicule de verre abritant le dernier cri de la modernité: les nouveaux ordinateurs de l'entreprise. Le cerveau du Québec aurait ainsi été exposé à la vue de tous.

Légende ou non, toujours est-il que les dirigeants très conservateurs de cette entreprise auraient opté pour un gratte-ciel plus traditionnel, imposant en même temps à l'architecte, Gaston Gagnier, l'utilisation de la pierre pour une partie importante de la façade, pratique courante à l'époque dans les contrats gouvernementaux. Époque charnière qui voit la fin de l'Union nationale et l'arrivée des libéraux au pouvoir. L'architecte, ami de Duplessis et favorisé sous l'ancien régime, ne survivra pas à la transition et longtemps son œuvre souffrira de l'anathème jeté sur toute cette époque par la Révolution tranquille.

Conservateur, le bâtiment reprend de manière épurée les éléments du gratte-ciel classique: corps central de vingt-quatre étages flanqué de deux amorces d'ailerons, verticalité soulignée dans la partie centrale, entrée unique et majestueuse, couronnement. Le programme intérieur correspond bien aux exigences du gratte-ciel corporatif: vaste hall d'entrée unique pourvu, de chaque côté, de services accessibles au public. Les derniers étages reçoivent la présidence alors que le dix-septième, prévu à l'origine pour loger les

bureaux du ministre des Richesses naturelles, sera plus connu comme cabinet montréalais du premier ministre de la province.

Mais, fait étrange, cafétéria et cuisine retiennent surtout l'attention des revues de l'époque! La seule véritable innovation esthétique de l'ensemble relève de l'artiste peintre Jean-Paul Mousseau. La murale en fibre de verre qu'il a créée sera animée par un jeu de lumières situé à l'arrière et modifié à l'infini par les ordinateurs dont l'acquisition récente et presque exclusive alors au Québec fait l'orgueil de l'entreprise.

LA FIÈVRE DE LA SPÉCULATION

Si le siège social d'Hydro-Québec et la sous-station qui l'accompagne ont vu le jour rapidement et se sont terminés avant la Place Ville-Marie, c'est que celle-ci était en gestation depuis 1955. Sa venue annonçait un profond bouleversement du marché immobilier et le déplacement du centre-ville. Avec la Place Ville-Marie débute en effet l'ère de la spéculation au sujet de l'espace à bureaux, art dans lequel William Zeckendorf est passé

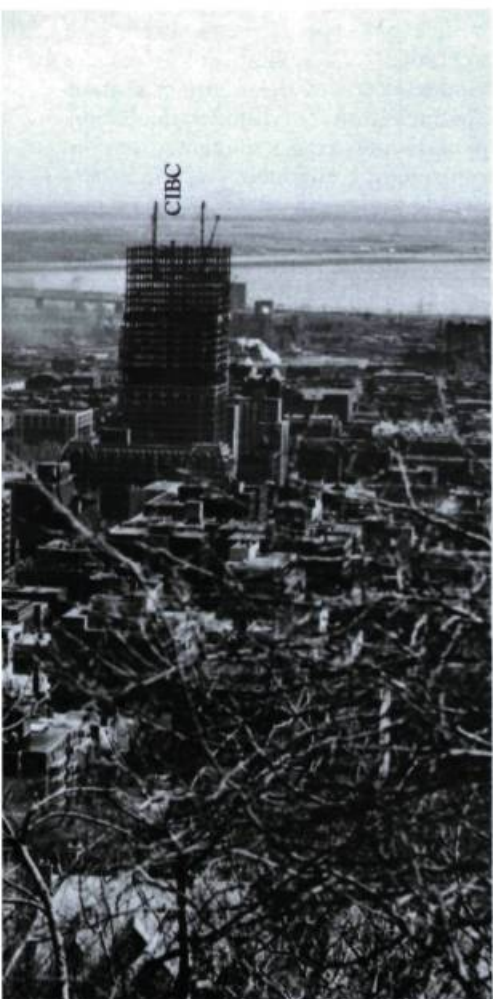


maître. Ce dernier a fait son apprentissage à New York avant la guerre. Il a survécu à la Dépression à la faveur de laquelle il a pris les commandes de Webb et Knapp, une grande firme de construction et de promotion immobilière dont il va faire le fer de lance de la rénovation urbaine.



Hall d'entrée de la succursale de la Banque Royale, Place Ville-Marie. Photo: Coll. Photothèque de l'Université Laval.

Montréal en 1961. Photo: Ville de Montréal, Module de photographie.



On le trouve dans plusieurs villes, Denver, Pittsburgh, Philadelphie en même temps qu'à Montréal, planifiant sur une grande échelle, offrant de quatre à six fois plus de nouvelles surfaces à louer que la demande estimée par les promoteurs locaux. Montréal a besoin de 250 000 pieds carrés, il en offre un million et demi! Un projet aussi grandiose ne peut que réjouir le maire Drapeau tandis que le président du Canadien National, Donald Gordon, est plus qu'heureux de voir enfin se couvrir le trou béant ouvert depuis quarante ans au centre-ville par le creusement du tunnel sous le mont Royal. Plusieurs projets avaient déjà été proposés sans succès mais celui-là sera le bon.

Montréal n'a toujours pas de véritable plan d'urbanisme mais, lors de son passage en 1948, Jacques Gréber a laissé quelques esquisses qu'on appelle alors «plan Gréber». Cet urbaniste français de tradition classique a vite saisi l'intérêt de l'axe McGill College débouchant au nord sur le campus de l'université et la crête de la montagne. Il propose d'en faire les Champs-Élysées de Montréal, dont le départ serait, au sud, une vaste place bordant le boulevard Dorchester. L'équipe qui accompagne Zeckendorf, l'architecte Pei, l'urbaniste Vincent Ponte, a vite compris l'avantage d'un tel schéma et la Place Ville-Marie prend forme: une immense dalle sur laquelle reposera le bâtiment cruciforme dont la filiation avec le plan Voisin de Le Corbusier est indéniable.

Le génie du promoteur se manifeste dans la façon dont il réussira à satisfaire les intérêts corporatifs de ses grands locataires: la Banque Royale (dont il achète le siège social de la rue Saint-Jacques), Air Canada et Alcan (qui s'y installera à condition de fournir l'aluminium dont sera fabriqué le mur-rideau!), auront chacun leur grand hall d'entrée sous l'une des ailes du cruciforme. Ces grands halls (17 mètres de plafond) serviront longtemps de lieux de réception, l'image corporative était ainsi préservée par la morphologie particulière du gratte-ciel.

La galerie souterraine qui accompagne la tour cruciforme va faire l'objet d'un grand battage publicitaire. C'est évidemment la première riposte du centre-ville aux centres commerciaux de la banlieue. L'urbaniste Ponte s'est présenté comme l'initiateur du principe de la ville souterraine, comme si ces idées n'avaient pas été présentes chez les modernistes et même chez Léonard de Vinci, ni appliquées dans la pratique au Rockefeller Center.

Dans la foulée de la Place Ville-Marie, le réaménagement de l'avenue McGill College est relancé avec le grand projet Mace-Eaton. Mais, Zeckendorf n'est plus seul à vouloir profiter de la renaissance du centre-ville.

TOUJOURS PLUS HAUT

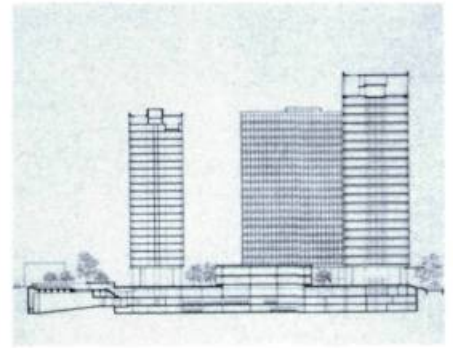
L'édifice CIL et l'immeuble de la CIBC voient le jour presque simultanément. La guerre des promoteurs se répercute au conseil municipal où l'élargissement de McGill College est bloqué tandis que s'élève, selon les plans de la firme SOM de New York, le sombre mur-rideau de la CIL. La «plaza», nom incorrectement et pompeusement donné au dégagement laissé au sol pour gagner en hauteur, est à la mode à New York. La recette s'applique ici aussi bien qu'à la banque CIBC, qui s'annonce comme le plus haut bâtiment au Canada, dépassant la Place Ville-Marie de quelques mètres, ce qui amènera Zeckendorf à ajouter deux étages sur le noyau central du cruciforme.

Cette première vague va se terminer en 1963, mais entre-temps un retardataire s'annonce. En 1960, la Societa Generale Immobiliare de Rome, qui a pendant quelque temps «flirté» avec Zeckendorf, annonce le grand projet de la Place Victoria avec ses trois tours de cinquante étages, situées à la jonction de l'ancien et du nouveau centre-ville. Le projet table sur l'image dynamique projetée par Montréal, mais déjà les besoins immédiats sont plus que comblés. De trois tours, le projet passe à deux et enfin à une, rendue possible par l'engagement de la Bourse à s'y installer.

La construction commence en 1962. Cette fois, l'esthétique nous vient d'Italie: l'architecte Moretti et surtout le prestige de l'ingénieur Pier Luigi Nervi vont donner une certaine notoriété au bâtiment qui sera alors la plus haute structure de béton armé. Une très légère inclinaison des façades vers l'intérieur, le retrait du mur-rideau aux étages techniques qui divise le bâtiment en trois blocs, l'expression des colonnes d'angle, alors que les autres restent cachées, confèrent à la tour de la Bourse une silhouette unique aux proportions toujours attrayantes. Toutefois la situation d'intermédiaire adoptée pour cet ensemble ne lui réussira guère et le projet définitif ne se réalisera jamais.



La froideur sublime du complexe Westmount Square, œuvre de l'architecte Mies van der Rohe (1965). Photo: Denys Marchand.



Dessin du complexe Westmount Square. Photo: Coll. Photothèque de l'Université Laval.

L'EFFERVESCENCE CRÉATRICE

L'annonce de la tenue de l'Exposition universelle à Montréal ranime la confiance dans l'avenir de la ville et d'autres projets stratégiquement mieux situés évolueront plus facilement. C'est le cas du complexe Westmount Square, à la limite ouest du centre-ville, ensemble de tours de bureaux et d'habitation conçu par Mies van der Rohe et dans lequel ce dernier s'exprime avec toute la rigueur de son art parvenu à maturité. Murs-rideaux de métal anodisé noir, planchers et murs du rez-de-chaussée en travertin, le complexe s'affirme avec la froideur sublime annoncée au pavillon de Barcelone de 1932 et que le grand maître a exploitée depuis lors, à New York comme à Chicago, et il tranche radicalement sur le tissu urbain environnant datant du début du siècle.

Les effets d'Expo 67 se font sentir dans les grandes infrastructures comme le métro et les autoroutes qui, à leur tour, vont transformer le centre-ville. Ainsi apparaît dans le prolongement de l'axe nord-sud amorcé par la Place Ville-Marie, le méga-projet de la Place Bonaventure. Ce bloc de béton massif vient renforcer le réseau souterrain et le rôle de la Gare centrale mais sans vraiment modifier la nouvelle silhouette de Montréal.

C'est curieusement en retrait du square Dominion que se construit la Place du Canada, qui réunit tour de bureaux et hôtel. Les architectes D'Astous et Pothier vont donner à l'hôtel Château Champlain une facture unique. Ce dernier se situe dans la tradition du Château Frontenac et du Château Lac Louise, ces grands hôtels qui ont fait la renommée du propriétaire, le Canadien Pacifique. Les architectes, dans

une attitude rare à l'époque, vont s'inspirer de l'imposante gare Windsor et de ses grandes baies. Sur vingt étages, les façades de béton préfabriquées s'avancent en cannelures percées de larges fenêtres, à la fois en plein cintre et courbes en plan. La solution est audacieuse et onéreuse, mais le Canadien Pacifique, qui à cette époque croit encore en sa mission de transporteur public, y voit sûrement un atout publicitaire.

LES ALÉAS DU PROGRÈS

Parallèlement à ces grands projets s'effectue une lente transformation de la rue Sherbrooke, dont la chaussée est aussi élargie dans les années cinquante. Cette grande artère aristocratique encore bordée de demeures majestueuses devient vite un lieu de spéculation. Le règlement de zonage qui permet de construire douze fois la superficie du terrain s'applique ici comme sur tout le flanc sud, si bien que dès le début des années soixante, les tours apparaissent.

Cherchant à tirer profit de l'adresse de prestige, immeubles d'habitation et édifices à bureaux s'ajoutent les uns aux autres. Mentionnons pour mémoire, d'est en ouest, le prétentieux Colisée, vingt-deux étages d'appartements quelconques qui déparent le coin de la rue Sainte-Famille, tandis qu'à l'angle de la rue Peel, Le Cartier offre, en 1966, 183 appartements répartis sur trente et un étages derrière un mur-rideau de métal poli et de verre, architecture moderniste et fonctionnaliste. Il fait concurrence alors au Port-Royal, coin Redpath, autre immeuble résidentiel de luxe dont les trente étages de béton viennent ombrager le flanc sud, tout près du Musée des beaux-arts.

Trop conservateur pour l'époque, l'édifice Standard Life, construit en 1962 au coin de la rue de la Montagne, passe presque inaperçu. La verticalité en est accentuée sur ses vingt étages par des bandes alternées de granit gris et de fenestration étroite. Le rythme est doublé aux deux derniers étages soulignant le couronnement. L'ensemble rappelle vaguement le traitement proposé par Saarinen pour son projet du Chicago Tribune (1922), qui fait le passage entre la tradition et le modernisme, traitement que certaines réalisations récentes remettent à l'honneur.

Une autre réalisation de l'époque sera davantage remarquée à cause de sa facture moderniste. Le Cantile House, tour de béton de vingt-six étages, abrite 250 appartements. Œuvre de Ian Martin, conçue en 1964, sa façade bien proportionnée, scandée de solides balcons de béton, constitue un excellent exemple de la géométrie moderniste. Fait à noter, les concepteurs du Cartier avaient éliminé les balcons sous prétexte de leur non-pertinence en milieu urbain!

LA CONSCIENCE EN ÉVEIL

Montréal se transforme donc rapidement et radicalement sous les yeux des Montréalais qui acceptent allègrement la modernisation de ce qui semble toujours être la métropole du Canada. La fierté a son prix et les témoins du passé ne pèsent pas lourd. Il faudra donc quelques abus plus flagrants pour que s'éveille une cer-

taine conscience de la valeur particulière du cadre bâti qui donnait à la ville son ambiance et son caractère.

Deux édifices vont s'élever dans le Vieux-Montréal et leur allure de pierre tombale semble préfigurer le destin du patrimoine architectural. Le nouveau palais de justice vient opposer ses grands murs aveugles de granit gris au Champ-de-Mars, à l'est, et à la rue Saint-Laurent, à l'ouest. Plus flagrant encore sera le cas de la tour de la Banque Canadienne Nationale qu'on édifie en 1968 sur le côté ouest de la place d'Armes. Sinistre stèle de granit et d'aluminium noirs enchâssant un vitrage gris, son ombre portée couvre la place et, en hiver, la rue Notre-Dame jusqu'à la rue Saint-Laurent! Au moment on s'élaborait le premier plan directeur de l'arrondissement historique, des pressions politiques avaient été faites aux plus hauts échelons pour que le secteur au nord de la rue Notre-Dame soit exclu de l'aire de protection, permettant ainsi pareille hauteur.



Le nouveau palais de justice (1971) dresse ses murs aveugles près des vestiges des fortifications. Photo: Jean Désy.

Mais l'attitude des Montréalais face aux grands édifices va devenir beaucoup plus négative à la suite du projet Cité-Concordia qui prétendait refaire le quartier Milton-Parc et après la démolition, en septembre 1973, de la maison Van Horne. Cette grande villa victorienne a été remplacée par une tour quelconque tandis que le projet rebaptisé «La Cité», annoncé en 1965, ne débutera que dix ans plus tard. Sa réalisation nécessitait l'éviction d'une population plus instruite qui s'est mobilisée, réussissant à faire reculer

le promoteur et formant en même temps un des noyaux les plus forts de la résistance au développement débridé. Le projet, qui ne sera réalisé qu'en partie, nie carrément la tradition urbaine et cherche à renvoyer l'usager au sous-sol commercial. Composé d'une tour de bureaux, d'un hôtel et de trois tours d'habitation, cet ensemble, qui n'est pas un succès financier, se trouve aujourd'hui ceinturé par des coopératives d'habitation qui ont repris en main et restauré les maisons que l'on voulait démolir pour en réaliser les phases subséquentes.

LA PENSÉE URBANISTIQUE

Le projet de développer l'axe Place des Arts-place d'Armes remonte à l'avènement de la Place Ville-Marie et se voulait une réponse francophone à l'ouest anglophone. Le complexe Desjardins inauguré en 1976 concrétise cette volonté. L'ensemble apporte une dimension nouvelle à l'urbanisme montréalais. On construit sur un basilaire de trois étages quatre tours, soit un hôtel de douze étages et de 600 chambres et trois tours de bureaux de vingt-sept, trente-cinq et quarante et un étages respectivement, ce qui représente au total 450 000 mètres carrés de superficie. Le basilaire assure une liaison visuelle avec la hauteur traditionnelle de la rue Sainte-Catherine, tout en évitant le rabattement des vents au niveau du trottoir.

Le centre du basilaire abrite une véritable place intérieure, ouverte au sud et au nord par d'immenses portiques de verre et accessible en tout temps. Le basilaire devait ouvrir le bâtiment au niveau du trottoir mais les stratégies de mise en marché ont prévalu, refermant l'ensemble sur lui-même par une circulation intérieure qui double le trottoir de la rue Sainte-Catherine. Ici le béton est roi et confère au complexe un effet de masse important: briques de béton trop gris pour le basilaire, panneaux préfabriqués pour les tours. Le grand axe projeté ne verra jamais vraiment le jour. Si, contrairement à la Place Ville-Marie, l'ensemble s'ouvre sur la ville au niveau du trottoir, on a décidé de faire passer les piétons sous les rues. Ce passage plutôt généreux vers la Place des Arts fait perdre l'effet de grande perspective tandis qu'au sud l'aspect utilitaire a prévalu dans la jonction avec le complexe Guy-Favreau.

L'aventure des Jeux olympiques de 1976 nous apporte quelques grands hôtels et le plus visible, à défaut d'être remarquable, est celui qui cherche à compléter la Place de la Bourse dont la seconde tour n'a jamais vu le jour. Addition fonction-



L'hôtel Château Champlain (1964) et sa toute nouvelle voisine, la tour du 1000 de La Gauchetière. Photo: Continuité.

nelle et prétentieuse, ni la forme ni la couleur noire de l'hôtel ne s'harmonisent avec sa célèbre voisine, la tour de la Bourse.

La dépression post-olympique passée, une lente reprise s'amorce et certaines réalisations apparaissent peu à peu, mais on ne connaîtra plus le formidable dynamisme des années soixante. La décennie 1980-1990 est tout de même fertile en événements. Annoncé en 1979, l'ensemble Bell-Banque Nationale vient fermer le côté nord de ce qui reste du square Victoria. Ces deux tours d'une trentaine d'étages, recouvertes d'aluminium poli et de verre-miroir placé en étroites bandes horizontales, traduisent les plus récentes législations en matière de conservation de l'énergie. Ici la géométrie quasi mécanique des formes s'ajoute à la froideur du revêtement, et le contraste avec le siège social d'Alcan, inauguré en 1981, est plus que frappant. En effet, on ne peut classer cette dernière réussite parmi les bâtiments de grande hauteur, mais il faut en retenir l'élégance et la finesse d'intégration qui font l'admiration de tous et qui devraient inspirer les réalisations futures.



La Place Félix-Martin (1987) traduit le malaise des architectes à la recherche d'un vocabulaire architectural perdu. Photo: Denys Marchand.

Le complexe Desjardins (1976) apportait une dimension nouvelle à l'urbanisme montréalais. Photo: Denys Marchand.

Vu de la rue Notre-Dame, le centre-ville, bien encadré par la tour IBM-Marathon, à gauche, et le 1000 de La Gauchetière, à droite. Photo: Denys Marchand.

le malaise des architectes à la recherche d'un vocabulaire architectural perdu.

L'année 1987 voit flotter dans les airs la cathédrale anglicane Christ Church datant de 1856. La prouesse technique permet de construire en dessous les Promenades de la Cathédrale, vaste centre commercial souterrain anonyme qui n'a pas su tirer parti de l'événement. Derrière la cathédrale se dresse alors la Maison des Coopérants, tour de trente-trois étages qui cherche à se faire pardonner le viol de l'espace sacré par un mur-rideau au verre-miroir rosé et un couronnement en forme de prisme qui n'est pas sans rappeler les illustrations de Hugh Ferriss des années vingt. Le contraste est frappant vu de la rue Sainte-Catherine et fait la joie de tous les touristes photographes. Malheureusement, la tour se dresse au ras du trottoir sur le boulevard de Maisonneuve et ce ne sont pas les vagues rappels des formes gothiques dans la façade qui vont humaniser cet espace.

EN QUÊTE D'UN LANGAGE

La question de l'aménagement de l'avenue McGill College va occuper le milieu de la décennie et marquer un éveil particulier de la population montréalaise. Bien que la démolition d'un petit édifice Art déco soit en jeu, le débat va porter sur des principes d'aménagement urbain et sera mené par divers groupes de citoyens, au nez d'une administration municipale plus préoccupée de réalisations flamboyantes que de questions d'urbanisme. Déjà, plusieurs constructions majeures bordent l'avenue, dont la tour de l'Industrielle-Vie qui, en 1986, marque l'arrivée des élucubrations post-modernistes et le retour en force du granit que les nouvelles techniques de découpage rendent à nouveau compétitif.

Les architectes reprennent ici les composantes du gratte-ciel classique: base, fût et couronnement, alternant verre et granit. Bien que d'une certaine lourdeur, la composition ne manque pas d'élégance. La même recette sera utilisée un an plus tard avec la première tour de vingt-deux étages de la Place Félix-Martin, construite le long du boulevard René-Lévesque, à l'angle de la rue Bleury. Ici la gratuité et l'incongruité des formes démontrent bien



L'ensemble Bell-Banque Nationale. Photo: Denys Marchand.



L'euphorie qui gagne le marché de l'immobilier à la fin de la décennie se fait aussi sentir à Montréal, notamment par quatre réalisations majeures. La société Cadillac-Fairview a réduit ses visées sur l'avenue McGill College à la suite du débat public. Elle fait construire la Place Montréal Trust, centre commercial intérieur de trois étages qui se rattache en sous-sol au grand réseau commercial souterrain mais dont la disposition intérieure s'oppose à la nouvelle avenue. Il s'appuie à l'angle du boulevard de Maisonneuve sur une tour de trente étages. L'expression architecturale prend ici l'allure de divagation post-moderniste. La façade de mur-rideau de verre, légèrement courbée, est enchâssée de granit et a l'aspect d'une calandre.

LA NOUVELLE VAGUE

Mais la silhouette de la ville se transforme de façon marquée par la venue de deux géants auxquels on permet d'atteindre la hauteur du mont Royal. Le 1000 de La Gauchetière, amorcé par le groupe Lavalin, sera le plus haut, équivalant à cinquante et un étages, suivi de près par le 1250, boulevard René-Lévesque (tour IBM-Marathon).

Le premier, situé derrière la cathédrale, cherche à renouer avec la tradition

classique du gratte-ciel et reconnaît le rôle du basilaire comme élément de protection et de rapport d'échelle. La base, plus large, abrite un terminus d'autobus, un jardin intérieur et une patinoire. Le fût, revêtu de granit gris, est surmonté d'un couronnement composé des huit derniers étages qui se réduisent pour former triangle et toiture à deux versants recouverts de cuivre. C'est une des rares grandes réalisations confiée entièrement à des architectes de Montréal: Dimakopoulos et Associés, en collaboration avec Lemay et Associés. La facture plus conservatrice du bâtiment ne laisse pas deviner qu'on y a incorporé les techniques les plus récentes, dont un noyau central en béton pour réduire le balancement et qui soutient une structure d'acier périphérique dégageant la totalité des planchers utilisables.

De facture plus audacieuse, la tour IBM-Marathon est due à la firme new-yorkaise De Kohn, Pederson, Fox, alors que l'étude d'intégration urbaine a été confiée à Cardinal, Hardy et la construction aux architectes Larose et Petrucci. De forme complexe, offrant à l'ouest une lame de granit gris et à l'est un mur-rideau courbé, couronné d'une harpe, cette tour marque fortement la limite ouest du centre-ville actuel.

Enfin, la dernière arrivée de cette vague, la tour McGill College, vient chevaucher une vieille succursale bancaire de la rue Sainte-Catherine qu'elle domine de ses quarante étages. Sa géométrie rigoureuse, sa façade sévère contrastent avec la tour Montréal Trust. Elle se présente sur le marché comme un édifice «intelligent», incorporant les toutes dernières données de l'informatique. Mais, dans un marché dépressif où le taux de vacance atteint dix-sept pour cent, ces dernières grandes constructions auront certaines difficultés de location. Elles marquent aussi la fin d'une époque, celle de l'urbanisme sans plan et de la réponse ad hoc aux propositions des promoteurs.

Le plan de l'arrondissement Ville-Marie prévoit d'une façon plus précise le développement jusqu'ici anarchique du centre-ville. Avec les deux nouvelles tours de cinquante étages présentées comme conditions *sine qua non* de la construction du nouveau Forum, nous pouvons prévoir là une véritable mise à l'épreuve de la volonté municipale d'assurer un développement mieux ordonné.

Denys Marchand est le vice-doyen de la Faculté de l'aménagement de l'Université de Montréal.